

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE—THEATRE—LITTÉRATURE—BEAUX-ARTS

VOL XIV

MONTREAL, 11 MAI 1901

No 288

SOMMAIRE

Montréal et Québec, *Vieux-Rouge* —
 L'homme Laid, *Croyant* — La Haine,
Henry Caen — Sur les Fêtes, *Octave*
Mirbeau—Sabrette, *Richard O'Mon-*
roy — Le Trop Sincère Amant, *Gas-*
ton Derys — Mme Agiache, *Jean*
Lorrain — Pour vous, Mesdames.

Les conditions d'abonnement au **RÉVEIL** ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Le **REVEIL** est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

Le prix de l'abonnement au **REVEIL** est TROIS PIASTRES par année.

MONTREAL ET QUEBEC

Depuis que la culée du pont qui doit relier Québec à la rive sud est construite, on dirait que les directeurs des journaux de la capitale provinciale ont perdu la boule. Leur vieille capucinière leur apparaît comme un nouveau New-York, et tout le commerce du pays doit converger vers un point unique : Québec.

Les gazettes annonçaient donc la semaine dernière que Montréal allait perdre toute son importance commerciale; les grands armateurs devaient transporter leurs bureaux à Québec; plus un seul *liner* ne se rendrait à Montréal, et nous étions ruinés à tout jamais.]

Pauvres gens! ils sont plutôt à plaindre, car ils sont naïfs, aussi longtemps qu'ils restent chez eux; ce n'est qu'au moment où ils se sont réfugiés dans une grande ville, disons Montréal, par exemple, qu'ils deviennent un peu plus sages et même roués, après avoir constaté que l'horizon qu'ils avaient contemplé jusqu'à leur départ était bien rétréci comparativement à

celui qu'ils découvrent en arrivant chez nous.

Non, messieurs, ne craignez rien, Montréal gardera toujours la prépondérance qu'elle possède aujourd'hui et sera toujours la tête du pays, tandis que Toronto viendra en deuxième, en dépit de tout ce qui se pourra faire autour des murs de la vieille citadelle. La situation respective que ces deux grandes villes occupent aujourd'hui est due en grande partie à l'esprit d'entreprise, à l'initiative, au *go aheadism* de leurs habitants. Il est bien vrai que la position géographique des deux villes et le contact immédiat avec l'Américain, ont contribué pour une grande partie au développement prodigieux qui s'est opéré dans les deux villes depuis vingt années.

Pendant que la vieille cité de Champlain somnolait dans son inertie, à peine réveillée une fois l'an aux jours de la session, le cerveau et les muscles des deux rivales travaillaient et augmentaient la richesse et la prospérité de leurs habitants en multipliant les usines, en donnant du travail à tous ceux qui en voulaient et en payant à leurs ouvriers des gages suffisants pour leur permettre de vivre à l'aise tout en travaillant ferme.

Aujourd'hui, les gens de Montréal ne sont pas encore satisfaits de la position extraordinaire que la métropole occupe ; ils veulent conserver le premier rang qu'ils ont conquis à force de travail, et les rivaux qu'ils ont à craindre ne sont certainement pas en aval de leur ville.

Québec a ses souvenirs historiques, les Plaines d'Abraham, le pont, la citadelle et Tardivel. Que peut-elle demander de plus ? Une autre chose qu'elle pourrait garder avec avantage pour nous, ce seraient

les émigrants de Saint-R-R-R-Roch et Saint-Sauveur-R-R-R R, qui encombrant nos ateliers et se fauflent un peu partout, guettant des bribes de l'expérience acquise par nos ouvriers dans les grandes usines où la plupart ont travaillé.

Cette immigration est peu désirable, car pour me servir d'une expression courante dans nos campagnes du nord, les Québécois sont un peu comme les *gracquias*. Quand il y en a un collé quelque part, il en arrive bientôt un autre qui s'accroche à celui-là, et ainsi de suite. Le tout forme bientôt une boule compacte barbelée, et on se déchire les doigts en essayant de l'extirper.

VIEUX-ROUGE.

Le Miracle de l'Homme Laid.

Toutes les fois que la grande presse constate un fait extraordinaire qui se passe sur le continent américain, elle s'empresse de le publier avec des gros titres et des rubriques alléchantes. Je n'ai rien à dire à cela, mais le sentiment patriotique qui m'anime bondit comme un cabri chaque fois que la même grande presse néglige de narrer les épisodes miraculeux qui se produisent dans notre pays à nous, et à cet égard, les reporters à sensation sont d'une négligence impardonnable.

A mon sens, le patriotisme bien entendu exige des chroniqueurs un récit véridique et détaillé des événements de tous les jours, qui sont de nature à mettre en relief toutes les ressources que notre pays possède dans ses richesses morales, intellectuelles ou matérielles et de ne jamais laisser passer l'occasion de *boomer* le Canada sans la saisir aux cheveux.

La *Presse* annonçait, il y a quelques jours, qu'un miracle époustouillant venait

s'accomplir dans un Etat quelconque de la république voisine. Comme je l'ai dit plus haut, c'est très bien, mais il ne faut pas négliger non plus nos intérêts, et les journalistes sont tenus avant tout de mettre sous les yeux de leurs lecteurs les faits qui se passent autour d'eux, sans aller chercher à l'étranger des choses extraordinaires qui ne peuvent pas être mises en ligne de compte avec celles qui nous sont offertes en spectacle chez nous.

A mon tour, je vais vous raconter un miracle de mon pays, que des témoins dignes de foi pourront confirmer du moment qu'on leur demandera une affirmation.

Il y a une cinquantaine d'années, naissant dans une paroisse d'un comté voisin, tout jeune homme doué d'un physique tant. Il avait une épaule plus haute que l'autre, peu d'estomac, un gros ventre des jambes en cerceau qu'il conserva toute leur splendeur jusqu'à l'époque de sa mort. Il me reste la tête à décrire, c'est là pour moi une grande difficulté. Son front était plutôt grand, les sourcils éproussaillés, le nez de grosseur normale et un quilin surmontant comme un promontoire une margoulette fantastique dont on ne peut se faire une idée même sans l'avoir vue. Cette bouche étonnante se composait comme toutes les autres bouches, d'ailleurs, de deux habines minces, convergeant, l'une vers le pôle nord et l'autre du côté du pôle sud ; celle du haut allait rejoindre les narines en ne laissant aucune place pour la culture d'une moustache, tandis que celle du bas retombait sur le menton sans laisser à celui-ci aucune chance de se produire dans le monde.

A l'âge il avait perdu beaucoup de

dents, et à l'époque où il mourut on ne voyait plus entre les deux rives de sa bouche qu'une caverne à laquelle on pouvait appliquer ce vers de Virgile :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Cette cavité n'avait jamais été fermée. De fait, son physique était tellement empoignant que, dans la région, on l'avait surnommé l'Homme Laid.

Dans un moment de loisir il avait installé un alambic dans sa cabane à sucre, et il le faisait fonctionner de telle sorte qu'il pouvait alimenter tout le voisinage avec du whisky croche, *vulgo* du whisky d'Oka. Les gabelous se fourrèrent le nez dans ces affaires-là, ce qui lui valut plusieurs condamnations à l'amende d'abord, et finalement à la prison.

Ce fut à la suite d'une de ces aventures que le miracle s'accomplit de la manière que je vais vous décrire :

En rentrant chez lui au sortir de la geôle il s'aperçut que l'un de ses instruments aratoires était brisé et il le transporta dans une usine pour faire les réparations nécessaires. En retournant chez lui, il tomba de sa voiture et le cheval le traîna sur une distance de trois ou quatre arpents. Ramassé par des fermiers qui venaient en arrière, il fut conduit au village le plus proche et on manda le prêtre et le médecin. Il était sans connaissance. Après de vains efforts pour le galvaniser, le curé finit par le supplier, avec des larmes dans la voix, de faire un signe quelconque qui lui prouverait qu'il était encore vivant, et il lui donnerait l'Extrême-Onction.

Ce ne fut qu'au bout de cinq minutes de pressantes sollicitations que notre homme consentit à se rendre aux objurgations

du curé et fit le signe tant désiré, au grand ébahissement de tous les assistants.

Il s'était fermé la bouche !!!

C'était la première fois de sa vie.

CROYANT.

LA HAINE

Dans ses yeux ronds, pareils à ceux d'un oiseau de nuit, un éclair de joie monta et toutes les rides de sa face se creusèrent en un sourire de triomphe.. La vieille, desséchée par l'âge, rapetissée, semblait-il, par le poids de la mort qui déjà, s'appesantissait sur ses épaules, se redressa et sa main engourdie de rhumatismes, se haussa pour réfréner les allègres battements de son cœur. Une vie nouvelle courait dans ses veines et vraiment, la victoire de ce beau jour, jalousement attendu, la guérissait du mal impitoyable d'être chargée d'années.

Sous son regard, son fils, immobilisé dans une attitude de justicier suspendait la menace de sa colère sur la nuque blonde de sa jeune femme écroulée à ses genoux, et la vieille se repaissait goulûment de ce spectacle..

Soudain, le bras de Jacques s'abaissa. Une lâcheté d'homme fort paralysa son ardeur de vengeance et penché sur la fragilité tremblante de Mathilde, il ne put que murmurer d'une voix angoissée de sanglots :

— J'ai peur.. J'ai peur de ce qui pourrait arriver!.. Va t'en!

Alors la vieille eut un sursaut. Devant l'écroulement de son espoir, si longtemps caressé, la haine explosa sur ses lèvres et féroce, pour raviver le courroux de son fils, elle précisa l'horreur de la situation :

— Tue-la donc, imbécile ! Elle a été la maîtresse de ton frère !

Et c'était vrai !..

La chose affreuse durait depuis des mois ! Les deux jeunes gens, laissés à une étroite intimité, avaient, sans s'en douter, glissé sur la pente de l'infamie, et muets d'étonnement presque, s'étaient trouvés, un soir, rivos, lèvres contre lèvres..

Et c'était la vieille, qui patiemment, avait noué tous les fils de l'intrigue incestueuse. Spéculant sur la candeur de Mathilde et sur la faiblesse de Maurice, elle avait, en elle-même, ourdi le complot de les jeter aux bras l'un de l'autre. Ce fut elle qui s'employa à leur mener ces tête-à-tête où les jeux innocents se muent facilement en caresses plus précises. Bientôt, par le trou des serrures elle guetta l'enivrement de leurs baisers et ne s'arrêta, dans son œuvre mauvaise de complicité muette, que le jour où elle fut convaincue du succès de ses efforts..

Ce fut la haine, la haine brutale, implacable, irraisonnée, qui la courba à ce rôle de proxénétisme odieux : elle haïssait sa belle-fille de toutes les forces de son âme provinciale ; elle la haïssait pour sa grâce parisienne, parce qu'elle était douce et bonne, et surtout parce qu'elle était l'intruse qui venait partager avec elle la tendresse de son Jacques, de son premier-né !.. Tout de même, pour triompher plus pleinement, elle voulut faire comprendre à sa bru qu'elle possédait son secret ! Elle y parvint par toutes sortes de sous-entendus hypocrites, par des richesses de fausse bonhomie :

— Hé, hé, ma petite, vous êtes bien décoiffée !.. Maurice est donc un brutal ?.. Prenez garde ! si Jacques vous voyait ainsi, il se douterait de quelque chose, je vous assure..

L'autre baissait la tête, rougissait et s'épouvantait de se sentir, pieds et poings liés, à la discrétion de sa belle-mère..

Et la vieille, souhaitant sans cesse le dénouement fatal de l'aventure qu'elle avait préparée et qui, sans aucun doute, tournerait à la honte de Mathilde, se dédommageait de son attente, en persécutant lâchement la jeune femme.. Elle se plut à la fouailler de toutes les fantaisies tyranniques qui peuvent éclore dans un esprit cruel ; la martyrisa de coups d'épingle, la blessa dans toutes ses délicatesses et dans toutes ses fiertés ; insulta son extraction, et l'accula définitivement au rang d'une pauvre ramassée, par charité, au coin d'une route. Et si Mathilde avait parfois frémi sous l'outrance de ses injures, la vieille la savait rappeler à sa servitude en lui criant de sa méchante voix de crécelle :

— Taisez-vous ! .. Je n'ai rien à me reprocher, moi !

La vie coulait ainsi, et la vieille était heureuse, parce que, chaque jour, elle savait infliger un nouveau raffinement de supplice à sa victime..

— Tue-la donc, imbécile ! .. Elle a couché avec ton frère..

.. Et le cadavre de ce frère, maintenant, gisait sur un lit, dans la chambre voisine. On l'avait ramassé dans un coin du parc, la poitrine trouée d'une balle de revolver, et son dernier souffle venait à peine de s'exhaler avec cette prière :

— Pardon, Jacques.. pardon !

Et Mathilde, jalouse de cette mort de son amant, avait voulu, comme lui, s'évader de ses remords. Elle s'était jetée aux pieds de son mari et lui avait confessé son crime, — leur crime ! — baissant la tête sous le châtement qu'elle appelait de toutes les forces de son désespoir.

— Tue-la donc ! hurlait sans relâche l'horrible vieille.

— Va-t'en ! répéta Jacques à Mathilde, qui était demeurée à genoux.

La jeune femme se releva et, lentement, s'achemina vers la porte.

Le refrain d'inclémence s'obstinait sur les lèvres de la vieille.

— Tue-la ! .. Mais tue-la donc !

Alors Jacques regarda sa mère..

Une douleur l'étreignit à voir son visage convulsé de haine. Il eut peur pour elle-même de cette surnaturelle explosion de fureur, qui la tenait éloignée du corps de son enfant, et, soudain, il eut conscience que, devant le malheur qui la frappait, elle n'avait encore versé une seule larme d'attendrissement. Ses trépignements et ses cris de bête méchante acharnée à sa proie, — comme s'il eût deviné l'abjection du rôle que sa mère avait joué dans le drame de sa vie, — lui glacèrent le cœur.

— Tue-la donc, tue-la donc ! .. Ne la laisse pas partir.

Plus doucement, cette fois, comme inclinant déjà vers le pardon futur, il relit à Mathilde, qui hésitait près de la porte :

— Va-t'en !

Elle disparut, et le bruit précipité de ses pas emplît le silence de la maison.

Alors, l'exaspération de la vieille ne connut plus de bornes. D'un bond, elle s'élança sur son fils et lui laboura la face de ses ongles :

— Lâche, misérable lâche, qui ne sais même pas venger son bonheur !

Jacques se dégagea et pour échapper à la tentation de colère qu'il sentait monter en lui, sortit en courant.

La vieille, épuisée, se laissa tomber sur un fauteuil, où son corps se tordit de rage impuissante.

.. Et, tandis que ses dents meurtrissaient la chair de ses poings douloureux, Jacques, dans la pièce à côté, s'agenouillait au pied du lit de son frère, au pied de ce lit que la haine faisait désert de toute piété maternelle, et, sans entendre les vociférations implacables qui venaient jusqu'à lui, savourait religieusement la douceur d'absoudre, de pleurer et d'être bon..

HENRY CAEN.

SON OMBRE SEUL

Un homme prévenu en vaut dix. Le rhume eat l'imprévu, mais l'ombre seule du BAUME RHMAL.

Sur les Fetes

Un Suisse me disait, l'année dernière, avec orgueil ; "Vous êtes en retard sur nous, en toutes choses, de plus d'un siècle... et il vous faudra plus d'un siècle encore, avant d'atteindre à la même éducation démocratique que nous." Ce Suisse avait raison.

Et cela tient beaucoup moins aux mœurs mêmes du peuple français qu'à l'entêtement des dirigeants, qui s'efforcent, par tous les moyens, d'entretenir le peuple dans des idées aristocratiques et barbares qu'ils croient être favorables au maintien de l'autorité. Or, l'autorité n'a qu'un signe extérieur : l'uniforme. Et plus l'unifor-

me est doré, galonné, mieux l'autorité doit être obéie.

Après trente années de République, nous avons encore cette conception extraordinaire qu'un républicain ne peut pas être un homme distingué, élégant et qui se lave. Un républicain, cela évoque encore, dans l'esprit de beaucoup de bonnes gens, des cheveux longs et sales, des redingotes tachées de graisse, des souliers troués et d'épaisses purées d'absinthe prises, sur le zinc des mastroquets, parmi des propos de guillotine... J'entends souvent, quand on parle des hommes de la monarchie royale ou de l'Empire, ceci : "Tout ce que vous voudrez... Au moins... eux... ils étaient chic !" Je vois encore, dans une brasserie du Faubourg-Montmartre, un pauvre petit diable dépenaillé crier, en faisant trembler les bocks sur les tables : "La République a tué nos élégances !"... Les élégances !... Il est vrai qu'il rédigeait alors des propos mondains au *Gaulois*... Que de fois n'avez-vous pas entendu émettre cette affirmation : "On aura beau dire et beau faire, le peuple aime le panache... plus que le pain... Il nous faut une cour !" Eh bien, j'ai vu des cours... des cortèges de cour, défilés dans les rues, en Allemagne, en Espagne... Il n'y a rien de plus ridicule... Le cirque et le carnaval réunis n'offrirent jamais des spectacles d'une plus authentique, d'une plus suprême chienlit... Etant en Espagne, lors du mariage d'Alphonse XII, je me souviens que je vis des carosses et des carosses... dont les uns étaient peints par Watteau et les autres par Rubens défilés, pendant deux heures, sur la Puerta del Sol, tous, remplis de personnages d'opérette étrangement emplumés chamarrés d'or, couverts d'argent, enveloppés de velours multicolores et fanés... C'était à leur jeter des sous !

Et je me rappelais cette descente, à travers les rues de Madrid, de masques royaux, en voyant les fêtes récentes de Nice et la réception, dans cette ville, de M. Emile Loubet.

C'était, évidemment, un autre genre il n'en est pas moins vrai pourtant qu'on s'efforce, de toutes les manières, à perpétuer dans l'âme du peuple de France, même sous la République, des traditions monarchiques qu'il serait, bien

facile si on le voulait énergiquement — d'abolir pour jamais. Si J'ai bien compris ce qu'ont raconté tous les journaux, les fêtes de Nice étaient la Fête de la Paix... On faisait, à Nice, la réconciliation de je ne sais combien de peuples. C'est pourquoi on y voyait trois escadres... farouchement armées... des régiments en armes... des régiments de toutes armes, emplir les places... toutes une population civile, absolument noyée dans une sorte de cyclone militaire... Et, pour bien accentuer tout ce que cette fête de la Paix avait de pacifique, du matin au soir on n'entendait, sur terre et sur mer, que les grosses volées tonnantes des canons... Si on avait célébré la Fête de la Guerre, je me demande ce qu'on eût pu faire de plus guerrier Ce qui m'a le plus étonné et où j'ai le plus vainement cherché le symbole de la Paix... c'a été de voir M. Emile Loubet dans une calèche que menaient, à la daumont deux artilleurs !... Et je me suis posé, à ce propos, diverses questions auxquelles je n'ai malheureusement, pu répondre :

10. Quel rapport mystérieux y a il entre la Paix et l'artillerie

20. Quel rapport plus mystérieux encore y a il entre M. Emile Loubet, représentant la Paix à travers le monde, et l'artillerie, qui représente tout le contraire de la Paix.

30. Pourquoi M. Emile Loudet, qui est un bon et excellent bourgeois, un civil pursang, un parfait habit noir, un haute forme essentiellement démocratique, était-il mené, même à la daumont par deux artilleurs ?

On s'est beaucoup formalisé, chez nous, et, on parle des plus ardents nationalistes, — du général monial mortuaire qui fit que la Reine Victoria s'en alla, à sa dernière demeure, le corps couché sur l'affût d'un canon... Il y avait une histoire historique, d'abord.. il y avait aussi un homme sage délicatement sentimental, rendu à un souveraine qui, durant son très long règne s'était beaucoup servi de cet instrument guerrier, pour civiliser tant de peuples lointains et conquies. Mais M. Loubet ?.. Ah ! qu'il n'eût été agréé de voir, autour de ce deux homme qui n'a encore rien massacré, un appareil moins farouche, moins formidable... Comme j'eusse voulu aussi, le voir davantage mêlé au populaire, avec moins de gé-

raux et d'amiraux, moins de plumes, et de plumets, moins de cuirassiers et moins d'artilleurs entre la foule et lui!...

Et puis vraiment... des arcs de triomphe!... Il faut bien le dire, pour le peuple le plus spirituel de la terre, pour le plus imagiatif, nous n'inventons guère dans l'art de décorer les villes les jours de fêtes... Les principaux motifs de notre fièvre décorative, ce sont encore et ce sera toujours ces arcs de triomphe. Tout ce que le carton peint contient d'affreux trompe l'oeil, et de hideurs architecturales, est employé à l'édification de ces monuments éphémères ou la fleur artificielle s'allie si généreusement aux inscriptions d'or neuf, dans un méli-mélo effroyable qu'accrutue la lumière crue du jour... Il me semble que la République française pourrait trouver autre chose que ce que trouvèrent Titus, Trajan, Néron, Héliogabale, pour se glorifier. Encore du temps de ces braves Encore, du temps de ces braves Empereurs, construisait-on des architectures admirables, en pierre, dont quelques unes ont traversé les siècles, pour notre joie d'artiste. On ne peut pas rendre honneur à quelqu'un, aujourd'hui, sans le faire passer sous un arc de triomphe en carton. Qu'est-ce donc — je le dis sans aucune ironie, mais avec un grand sentiment de respect, au contraire... qu'est-ce donc que M. Loubet a de triomphal?... Quand il vient dans une ville, il ne lui apporte pas des dépouilles opimes, des esclaves enchaînés, des trésors pris à la guerre!... Alors, quelle peut être la signification des arcs de triomphe!... Ils n'en ont pas d'autre que celle de l'habitude... et de la tradition. Et l'on bâtit des arcs de triomphe, simplement parce qu'on en bâtissait jadis et qu'il ne faut jamais faire que ce que les autres ont fait...

Quand donc songerons-nous à nous défaire de toute cette vieille défroque somptuaire... de tous ces oripeaux monarchiques, qui n'ont pas le mérite d'être beaux, qui lassent même le carnaval, et qui coûtent très cher au peuple, lequel, les fêtes finies, s'étonne de ne s'être pas amusé?..

En Amérique, quand le Président voyage, on ne déplace pas les escadres et des corps d'armée. On ne barre pas, par des haies de soldats, des rues et des quartiers entiers de villes... pour lui faire

honneur... Et les canons se taisent. Le Président s'en va, tranquillement, à la gare, prend son billet au guichet, monte dans un compartiment qui ne lui est même pas réservé... Et il fait ses petites affaires, discrètement, silencieusement, sans le moindre escorte, sans le moindre arc de triomphe sur son passage... Il ne dérange en rien, par la pompe et par un déploiement de police, la vie habituelle des pays qu'il traverse... Et il revient, comme il est venu. Tous les jours, on rencontrait le président Grant lisant son journal, sur la plateforme d'un tramway... Il s'entretenait familièrement avec les gens qu'il rencontrait. Les autres ne le regardaient pas comme bête curieuse, ne faisaient pas plus attention à lui qu'il ne faisait attention à eux... Il vivait de la vie de tout le monde, sans faux prestige, sans cette sorte d'adoration bête qui fait d'un homme une sorte d'être exceptionnel, intangible, au-dessus de l'humanité... Et les affaires de l'Amérique n'en allaient pas plus mal pour ça...

Et qu'ils doivent s'ennuyer, les malheureux Présidents et les infortunés ministres, voués par un protocole suranné et caricatural, à tant de parades, tant de laids décors, tant de vains discours... tant de banquets gastralgiques... tant de servitudes inutiles. — Ah! si inutiles à eux-mêmes et aux autres!...

OCTAVE MIRBEAU.

SABRETTE

Il y eût, dans Paris, comme un frémissement d'approbation quand on apprit que Sabrette, l'exquise pensionnaire de la Comédie-Française, avait pris pour *ami* le jeune député nationaliste Paul Tressac. Elle était si blonde, si aérienne, si jolie, avec ses grands yeux rieur et son teint de lys! On eût dit quelque princesse de féerie créée pour le bonheur des yeux, avec tout le prestige de la poésie, du décor et de la rampe; il était si crâne, lui, si fièrement campé avec sa taille svelte de cadet de Gascogne, ses cheveux drus, en brosse, son profil accusé, et le poing gauche instinctivement sur la hanche, comme s'il y cherchait la garde d'une épée, pour voler

au secours des faibles, des humbles, des enfants et des femmes.

Notre cher Paris, a ainsi des sourires d'indulgence pour la jeunesse, la bravoure et la grâce. Il pense avec notre grand Ernest Renan qu'é, dans bien des cas, au point de vue de l'utilité sociale, la beauté vaut la vertu, et il regarde, attendri, les couples qui passent, dans la vie, tendrement enlacés, même s'ils ne sont pas très en règle avec la mairie et l'église, ne leur demandant qu'une chose, c'est d'être harmonieusement beaux et sympathiquement bons.

A la Comédie-Française, on fit bon accueil à Tressac, et lorsqu'en baissant les yeux, Sabrette annonça, un soir, au foyer qu'il y avait maintenant "un changement dans sa vie, mais qu'elle espérait bien que cela ne lui ferait pas perdre l'estime de ses camarades et de ses amis", il n'y eut autour d'elle que des mains largement tendues et des hochements des têtes hautement approbateurs. De ce jour, Paul Tressac fut de la Maison.

De son côté, Sabrette fut fort amicalement reçue dans le monde où elle disait des vers, jouait la comédie avec les hauts sociétaires, et jouissait du respect qui s'attache à tous les pontifes du culte moliéresque. On trouvait tout naturel, après la scène récitée, qu'elle allât s'asseoir, dans le salon, à côté de Paul qui s'arrangeait toujours pour lui garder une petite place, et les vieilles douairières, les comtesses à remords, et les princesses du pape disaient en manière d'excuse :

— M. Tressac est très utile pour la bonne cause... et puis, artiste à la Comédie-Française, cela ennoblit, c'est un titre.

Bref, les deux amants étaient heureux, autant qu'on peut l'être en ce bas monde.

Tout bonheur que la main n'atteint pas, n'est [qu'un rêve!

a dit le poète, et Paul et Sabrette atteignaient; en pleine réalité, avec des bras qui n'étreignaient pas le vide, et des bécots qui n'embrassaient pas le néant. Petit idéal, me direz-vous, et pourtant celui que je conseillerais à mes disciples et à mes amis si j'avais jamais l'honneur d'être nommé professeur de morale en chambre.

Il arriva ce qui devait arriver entre cette jeu-

ne vierge toute neuve et ce vigoureux mâle qui, en additionnant son âge à celui de sa maîtresse n'aurait pu atteindre la cinquantaine. Le ciel bénit cette union illégitime, d'après l'euphémisme consacré : et bientôt la taille de Sabrette s'arrondit au point qu'il fallut prendre le congé, motivé par cette indisposition que les danseuses de l'Opéra appellent "mal au genou", et qui est prévu dans les engagements. Elle en prit philosophiquement son parti, n'ayant pas précisément à ce moment de création importante, et après, comme on le lui affirmait, elle serait encore cent fois plus fraîche, cent fois plus séduisante et cent fois plus jolie. L'accouchement se fit à merveille, et Sabrette mit au monde un chérubin blond, beau comme le jour et qu'on appela Raphaël. Elle eut, dans toute la presse, des articles dithyrambiques, et Marcel Belhome, le grand poète, membre de l'Académie Française, lui envoya pour saluer cette naissance, avec une gerbe de roses, ce quatrain que tout Paris recita :

Madame, votre nouveau-né
Passa par de si belles choses
Qu'il serait sans doute étonné
S'il ne retrouvait pas des roses.

Des mois se passèrent, mais à la grande terreur de Sabrette, complètement rétablie, la taille superflue ne revient pas. Le frêle roseau de jadis si flexible, si souple, était devenu un chêne solide et puissant. Adieu les rôles d'ingénue, les lignes liliales ; adieu même les rôles de grandes coquettes qui troublent les cervelles et désorganisent les ménages. Il fallait se résoudre à aborder l'emploi des confidentes, des sœurs aînées, des tantes dévouées et sages qui donnent de bons conseils et, par leur science et leur expérience, aplanissent les situations difficiles. C'étaient dur, et malgré l'obtention du sociétariat à quatre douzièmes, ce fut pour Sabrette un grand déchirement ; involontairement elle en voulait un peu à Paul d'avoir abîmé une jolie chose, tandis que lui, de son côté, avec un égoïsme un peu lâche, mais bien humain, montrait un peu moins la maîtresse qui ne flattait plus autant son amour-propre. Un jour, il avait entendu dans un couloir des Variétés cette phrase qui lui avait été au cœur :

— Quelle est donc cette grosse personne qui est dans l'avant-scène avec Tressac ?

— Comment, vous ne la connaissez pas ! Mais c'est Sabrette de la Comédie-Française.

— Oh ! comme elle est changée !

— Oui, le poétique Botticelli est devenu un plantureux Rubens ; c'est dommage !

Un Rubens ! Oh ! oui, c'était dommage, grand dommage ! Pour se consoler de cette désillusion, Tressac se lança plus que jamais dans la politique du combat. Il devient irascible, violent, et en dépit des rappels à l'ordre, et des coups de cloche Deschanel, son éloquence prit une forme agressive qu'elle ignorait jadis. Le marquis de Karadeck ayant dit que Louis XVIII avait sauvé la France en 1815, la France perdue par l'inepte folie de Napoléon, Tressac s'était levé et avait crié, frémissant :

— Silence aux ramollis de Sainte-Périne !

Le marquis de Karadeck, en dépit de sa barbe grise était un Breton qui ne plaisantait pas. Séance tenante, il dépêchait deux de ses amis à Tressac qui, de son côté, constituait témoins. Malgré les efforts des quatre amis réunis dans un même sentiment de conciliation Karadeck ne voulut rien entendre, et tout ce qu'on put obtenir de son obstination têtue, fut le choix du pistolet, avec le vague espoir que, selon le rite parlementaire, le procès verbal pourrait accuser que deux balles avaient été échangées sans résultat.

Tressac, quoiqu'il en eût, dut donc se résoudre à aller sur le terrain ; mais, au fond, il était très ennuyé d'avoir à se battre contre un collègue estimé, qui avait plus du double de son âge, presque un vieillard. La rencontre eut lieu à Saint-Germain, dans une clairière de la forêt. Karadeck visa consciencieusement son adversaire et sans doute l'œil du vieux chasseur était resté bon, car la balle traversa le chapeau de Paul, qui ne fut pas blessé, mais resta nu-tête. Alors Tressac, souriant, tira tranquillement en l'air, et, ceci fait, s'avança vers le marquis dont il serra cordialement la main.

Le soir, on commentait ce duel sensationnel, chacun célébrant la belle conduite de Tressac. A

la Comédie-Française surtout, on ne tarissait pas d'éloge dans le foyer des artistes.

— Oui, disait Cadet avec élan, notre ami a été admirable ; en se voyant ainsi décoiffé il n'a pas eu même un traissaillement ; il a tiré en l'air.

Alors Sabrette, qui jouait ce soir-là le rôle de la duchesse du *Monde où l'on s'ennuie*, jeta sur ses soixante dix centimètres de taille un regard désolé, et s'écria :

— Ah ! quel dommage qu'il ne soit pas aussi chevaleresque avec les femmes !...

RICHARD O'MONROY.

TOUJOURS ON Y REVIENT.

Quand on a connu tous les remèdes on est bien heureux de revenir au BAUME RHUMAL, remède le moins coûteux et le plus sûr.

Le Trop Sincere Amant

Flavie était la plus blonde, la plus exquise et la plus évaporée des veuves consolables. La douleur et les mortifications n'avaient point flétri son teint et fané ses yeux, et lorsqu'on lui demandait combien il y avait de temps que son barbon d'époux était décédé, elle ne manquait pas de répondre :

— Il doit y avoir trois ans... Voyons, c'était en... Mais, c'est bien simple, c'était l'année où l'on a commencé à porter des petits boutons derrière les jupes...

Son mari n'eût-il pas été vieux et laid, qu'elle ne se fût guère plus affligée, car l'inconstante Flavie ignorait les larmes, et, si elle pleurait parfois, c'était de rire. Elle riait à propos de rien et de tout, elle riait comme l'oiseau chante, comme la fleur embaume, comme le soleil brille : c'était chez elle une faculté, une vertu essentielle et dominable.

Et comme elle avait raison de rire, étant jeune et belle, car une jeune et belle femme qui ne rit pas est un bocage sans trilles et gazouillis, un foyer sans fagots pétillants, une source sans murmures...

Belle, Flavie l'était de la plus piquante façon : elle unissait des airs de gaminerie à une grâce un peu fière, à telles enseignes que lorsqu'elle débitait les plus extravagantes drôleries, elle ne laissait pas d'apparaître comme une petite princesse qui condescend à s'amuser, et que lorsqu'elle vous jetait son rire frais au visage, il semblait qu'elle vous fit une aumône.

Le pur dessin d'un nez droit et délicat contrastait avec la courbe étroite d'un front si bas qu'on le jugeait à peine capable de contenir une cervelle d'oiselle, et sa bouche un peu charnue, finement arquée, son innocente bouchette d'enfant, — les bouches qui rient beaucoup sont toujours innocentes, — était raillée par un mutin menton pointu, troué d'une fossette. Ses yeux étaient mauves avec de petits fils d'argent qui les faisaient comparer à des violettes de Parme : dans quel bois enchanté, par quelle frileuse aurore ces violettes-là, si humides et si tendres, avaient-elles été cueillies ?

Les trop heureux amants dont Flavie avait exaucé les vœux professaient que rien ne pouvait égaler la douceur de sa peau, hormis celle de ses cheveux, qui étaient les plus ténus du monde, et qui coulaient dans les doigts comme ces sables plus soyeux qu'un duvet et plus fluides, dirait-on, que la mer qui déploie sur leurs tapis d'or ses arabesques d'écume.

Flavie se savait belle, travaillait encore à s'embellir. Elle vouait à sa chair un culte dévotieux, et s'adorait soi-même. Elle avait acquis une science profonde des parfums. Ainsi, elle avait remarqué que nul ne convenait mieux à sa gorge que le bouquet des champs, et frottait d'un onguent à la fraise la pointe de ses seins ; elle se persuadait que son dos et ses reins étaient plus blancs et plus potelés quand ils exhalaient le foin coupé. Particulièrement, elle faisait de la verveine le plus précieux des usages.

Les soupirants ne devaient pas manquer à une femme qui était belle entre les belles, et dont le corps composait un sublime parterre à côté de quoi n'eussent été que fadeurs les magnificences du jardin des Hespérides.

Aussi Flavie était partout suivie d'une cour idolâtre.

Mais elle n'était pas si folle qu'elle n'apportât quelque sagesse dans le choix de ses amants. Elle en changeait presque aussi souvent que de chapeau, mais c'était à bon escient. Tout d'abord, elle détestait les jaloux, et exigeait de ceux à qui elle accordait des marques de sa bienveillance qu'ils s'éloignassent sans fâcheuses jérémiades le jour où elle leur signifiait que son caprice s'était envolé. Et s'ils devaient alors souffrir de ses dédains, elle se disait avec sérénité que ce n'était pas acheter trop cher, au prix des plus douloureuses souffrances, la joie infinie de la posséder.

Délicieusement égoïste et insouciant, Flavie s'aimait trop pour aimer ses amants, mais elle aimait l'amour. Elle l'aimait pour le plaisir qu'il dispensait à une chair dont la prurure et le soin étaient sa principale occupation ; elle l'aimait comme on aime un solo de violon qui vous fait courir un frisson entre les omoplates, et emporte votre âme vers des rives chimériques, mais elle ne se croyait pas obligée d'aimer le violoniste.

Ainsi Flavie la ricuse, renouant une tradition, sentait comme une marquise du dix-huitième siècle, et se tenait à l'écart des complications psychologiques où barbotent ses contemporaines.

Parmi les galants qui aspiraient à la coucuc de Flavie, il s'en rencontrait un, Marcellin, qui la chérissait avec ardeur. Moins passionné, il ne lui eût pas déplu. Flavie ne prisait pas les gens très passionnés : elle prétendait que ce sont de piètres amants, qui apportent dans les manifestations de leurs sentiments une fougue flatteuse, certes, mais souvent maladroite. La gourmande qu'elle était tenait à déguster l'amour comme on fait un sorbet, à lents petits coups de cuiller, et était ennemie de toute glotonnerie. Et puis les passionnés, avec leur jalousie, trouvent vingt fois dans une journée l'occasion de se rendre insupportables.

Flavie regrettait que Marcellin fût si vivement épris. Il était robuste, mince et souple, et ses grands yeux noirs caressaient à son insu : aussi n'usait-il pas ostensiblement de leur pouvoir vainqueur. De tels yeux sont à la fois les plus candides et les plus fripons, car l'on ne songe

pas à s'en défier : ils sont trop naturels. Et ils conquièrent insensiblement et sûrement, discrets et magnétiques. Une tentimentale s'y fût laissée prendre tout de suite. Marcellin avait encore une peau merveilleuse, très mate, qui lui procurait un teint de couvent, comme on disait au temps de Crébillon. Et son cou, éblouissant comme du lait, avait de jolis plis quand il penchait la tête : un vrai cou de fille. Flavie souhaitait y imprimer la marque de ses quenottes : mordre un cou si neigeux, ce devait être un peu comme si l'on mangeait du lilas blanc.

Mais voilà, ce garçon se jetait dans l'amour avec une si dévorante soif de dévouement et de sacrifice qu'elle hésitait. Est-ce qu'on sait jamais, avec les brus ? Quand ils aiment, ils deviennent furieux. Ils se donnent tout entiers, et ils émettent l'étrange prétention d'être payés de retour ! Impossible de leur faire comprendre qu'il s'agit seulement d'égayer quelques soirées par des jeux physiologiques !

Flavie donc était perplexe. Il lui suffisait d'un seul regard pour que Marcellin tressaillit de la tête aux pieds. Ses traits se contractaient subitement, et des reflets bleutés glissaient dans ses yeux égarés. Et dès qu'elle adressait la parole à l'un de ses courtisans, ses sourcils se fronçaient, se tordaient comme de minces serpents, et ses prunelles lançaient des lueurs si aiguës, si cruelles et si froides, que Flavie avait un peu peur. Et tout cela pour des futilités... A quelles extrémités se fût-il porté s'il avait été son amant ?

Or, il advint que Flavie soupira pour un frêle blondin qui écrivait, un vers myriapodes, des choses obscures et tristes. Mais, heureusement pour lui, il était dans la vie sautillant et léger. Il lui contait des histoires qui la scandalisaient un peu, — oh ! si peu ! — et la rieuse Flavie n'avait jamais été plus rieuse. Elle fit réflexion que son impertinent blondin devait suppléer à son défaut de vigueur par un libertinage du meilleur aloi. Au moins, avec ce chérubin cynique, serait-il facile de s'entendre, et de réduire leur passionnette à l'échange souriant de deux politesses.

Après avoir médité pendant deux heures, elle

résolut de faire comprendre au trop sensible Marcellin qu'il n'avait plus qu'à abandonner la partie. Mais ce n'était pas chose commode, et si Flavie délaissait impitoyablement l'amant qui avait cessé de plaire, elle se considérait comme engagée vis-à-vis de celui à qui elle avait laissé nourrir quelque espérance. Ce sont là de ces scrupules qui honorent une femme.

Et elle inventa un stratagème.

Dès avril, elle habitait une villa, située dans un des plus beaux passages de l'Île-de-France, à Andrésy. Elle y conviait parfois ses adorateurs. Le jour même où elle avait découvert un moyen de se débarrasser de Marcellin, elle le pria de l'accompagner dans une promenade au bord de la Seine.

C'était un de ces matins de mai où les pierres même doivent être amoureuses. D'une colline, toute rose sous les branches fleuries, la brise leur apportait des senteurs de vanille, qui se mêlaient à l'odeur énuvervante des herbes mouillées. Un soleil perfide moutrit dans le ciel éclatant, où régnait l'azur le plus transparent. Une torpeur envahissait les choses, et le sourd travail de la nature s'accomplissait dans un silence solennel.

Flavie se sentait défaillir, et tous ses nerfs criaient. Elle avait mal dans les os et les paumes en feu. Si elle n'avait écouté que son instinct, elle eût désigné à Marcellin cette petite auberge avenante, aux contrevents verts, à cinquante pas...

Mais, parce qu'un grand gaillard de maçon avait osé la regarder, Marcellin lui avait roulé des yeux si méchants qu'on eût dit qu'il en allait jaillir des larmes. Fi ! le vilain jaloux, et le terrible homme ! Et Flavie avait arraché une églantine, sur une baie, et s'était mise à la mâcher, pour tromper sa fringale de baisers...

Il y avait en face d'eux une île pittoresque, plantée de grands arbres qui s'inclinaient sur l'eau, et où l'on apercevait des guinguettes, pour les pêcheurs du dimanche.

— Si nous passions dans l'île, proposa Flavie.

Ceci rentrait dans l'exécution du plan qu'elle avait élaboré.

Marcellin héla le passeur. Ils prirent place dans une barque, et Flavie trempa dans l'onde,

avec volupté, ses mains brûlantes.

— Alors, dit-elle quand ils furent au milieu de la rivière, vous m'aimez tant que ça ?

— Plus que ma vie...

— Et vous vous jetteriez au feu pour moi ?

— Je me jetterais au feu !

— Je n'ai pas l'intention de mettre le feu chez moi, et j'attendrai longtemps la preuve de votre amour... Mais vous jetteriez vous à l'eau aussi allègrement ?

A peine avait-elle achevé que Marcellin sautait dans le fleuve, et, après avoir fait un grand plongeon, suivait la barque à la nage.

Flavie demeurait très vexée. Elle avait bien compté qu'il ne bougerait pas, et qu'elle pourrait alors proclamer hautement qu'il n'était pas digne de son amour... Voilà qui dérangeait sottement ses combinaisons ! Comment ! il s'était rencontré un homme assez insensé pour se jeter à l'eau dans une telle occurrence ! Mais il fallait avoir perdu toute raison ! Un être aussi exalté était dangereux ! Et il avait failli faire chavirer la barque ! Et les éclaboussures avaient confondu sa robe, une robe de cent louis, de chez Raquin ! Et le beau courage, de se jeter à l'eau quand on sait nager !

Et quand elle vit Marcellin sur la rive, les cheveux collés, la moustache tombante, les habits ruisselants, elle ne put réprimer une irrésistible envie de rire. Et son rire fusa en perles harmonieuses et triomphantes, et monta si haut que les oiseaux, surpris, se turent aux alentours.

Puis, quand elle fut un peu calmée, elle dit, entre deux hoquets :

— Ah ! mon cher, que vous êtes laid ! Surtout, ne recommencez jamais une aussi grotesque plaisanterie : vous me forceriez à vous haïr !

Et elle permit, le soir même, au blondin de lui rendre des soins empressés.

GASTON DRRYS.

UNE CONSOLATION.

Si l'on ne peut pas toujours éviter le rhume, on peut toujours le guérir avec le BAUME RHUMAL.

M^{me} AGIACHE

“ Les autres sont seigneurs sans importance, je ne vous les nomme même pas, ” déclarait M. Rabastens. A la rigueur, il y aurait bien les deux grosses dames qui dinent en tête-à-tête, dissimulées derrière un paravent, mais elles sont plus épaves de Nice que masques de la Riviera.

Celle à la capote de roses lie de vin a pourtant eu un salon à Paris, un reflet de salon, plutôt : elle était la parente de du Sommeraud, le compositeur, du Sommeraud de la *Druidesse* et d'*Héro* et *Léandre*, le du Sommeraud des *Macchabées* aussi ; et l'on allait chez elle se frotter à la gloire de l'illustre parent, qui, naturellement, ne paraissait pas. Mme Hersaint (elle s'appelait alors Mme Hersaint, car c'est une enragée du divorce, et elle a de plus enterré deux maris, qui ont mieux aimé mourir que continuer), Mme Hersaint a toujours été brouillée avec sa famille ; c'est ce qu'on appelle un caractère indépendant : jamais de devoirs, rien que des droits.

Elle a plaidé avec ses sœurs, elle a plaidé avec sa mère, elle a plaidé avec ses fils, elle a débouté deux époux devant le tribunal, elle plaidera avec ses petits enfants. C'est une processive et une personnalité robuste : bec et ongles, ongles et dents ; elle s'est défendue, celle-là, dans la vie, et soyez sûr qu'elle s'y défendra encore longtemps.

Un type. J'ai pour elle la plus grande admiration ; mais je l'admire en homme averti, à distance, comme on admire une force déchaînée ou la démeuce d'un élément. Méchante ? Non, dangereuse, car inconsciente. Une vitalité merveilleuse, une adresse, une énergie et une intelligence servies par un esprit d'enfer, des trouvailles de mots et d'images, une vision comique et parfois vengeresse des choses et des gens, et une intrigue de vieux procureur, mais desservies par l'humeur la plus fantasque, une incohérence de conduite déconcertante, des sautes de caprice pareilles à des sautes de vent, des haines subites, des engouements et une telle démangeaison de médisance qu'elle raconterait son passé plutôt que de se taire. Ajoutez à cela l'absolu mépris de toutes les convenances et le cynisme le plus

outrageant. — Un vrai portrait de Saint-Simon, pouffai-je sous ma serviette. — En effet, elle est de ce temps ; c'est une figure comme on en voit dans les mémoires. On l'appelle ici la Brinvilliers des potins, mais vraiment on exagère. Mme Agiache (car elle n'est plus Mme Hersaint) est surtout affligée d'une délirante imagination ; ses soixante ans bien sonnés ne l'ont pas délivrée des visions sexuelles, l'amour physique est demeuré la hantise de sa vieillesse, le monde ambiant ne lui apparaît que fornicant ; les gens qu'elle voit, qu'elle reçoit ou qu'elle rencontre s'évoquent pour elle dans la même attitude implacable ; pour elle, ni sexe, ni espèce, ni âge !. . Vous jugez du genre d'histoires que cette maladie de la vision lui suggère et des chroniques scandaleuses éditées par son imagination !

C'est le plus beau cas de transport de matrice au cerveau que j'aie vu dans ma vie, a dit d'elle le docteur Morgan, et le mot explique Mme Agiache en l'excusant. La Brinvilliers des potins ? Non. La mère Agiache est inconsciente ; elle fuit tout au plus comme un vase fêlé et perd en racontars scabreux le trop-plein écumeux d'un cervelet ardent.

À part cela, la plus aimable femme, des manières et de l'entregent. Elle est arrivée ici à se faire un salon, elle y a un semblant d'autorité ; les sots la recherchent, les timides la craignent, les gens amis de leur repos l'évitent, elle amuse comme un ouragan. Le nom de du Sommeraud, l'illustre parent, lui a beaucoup servi : elle en a joué d'ailleurs avec une dextérité admirable : le buste, en permanence, trône dans le boudoir, et les jours de réception, on renouvelle les fleurs. Elle a surtout un salon de musique ; c'était un salon politique à Paris, orléaniste et centre gauche. Famille oblige. Des partitions signées traînent sur le Pleyel. Tout ce qui chante sur la Riviera a défilé chez la mère Agiache ; ses matinées sont fort suivies, on y entend toujours l'étoile de la saison, la seconde étoile, celle qui ne se produit pas sur les scènes subventionnées et qu'on ne peut entendre nulle part ailleurs. Coût : deux billets d'un louis au concert de l'artiste mondaine pendant le Carême. Inutile de dire que l'étoile chante toujours à l'œil.

À l'œil, c'est la devise à Nice des maîtresses de maison. *À l'œil, tout est là.* La mère Agiache a mis tout son orgueil à ne jamais payer un cachet d'artiste ; elle y emploie toute sa diplomatie, et y arrive d'ailleurs, car elle est rusée et tenace, et puis le nom de du Sommeraud est là, tremplin funèbre encore assez solide pour y risquer quelques gambades.

Une touche manquerait à ce portrait si je ne vous révélais que Mme Agiache, retournée à Paris, est ici comtesse Agiache, d'authentique et très fraîche noblesse, comme d'ailleurs toutes les femmes qu'elle reçoit. C'est l'air de Nice qui veut cela, les titres y poussent comme les petits pois, cela vient au plus innocents en traversant le Var comme l'art du *tutu panpan* venait à Valmajour en écoutant chanter le rossignol ; c'est le climat de la Riviera : il est si doux qu'il développe le tortil aux baronnes et l'aplomb aux rastas.

Nice est un pays unique.

Si vous y restez quelque temps, il faut absolument vous faire présenter à cette bonne Agiache ; c'est un salon qu'il faut connaître. Les tendrons y sont plutôt rares, mais les vieilles prétentieuses et abondent ; nulle part vous ne rencontrerez pareille collection d'autruches pavoisées et de chiens savants ; toutes ces jeunes centaines sont illuminées comme des fêtes publiques ; la chère y est d'ailleurs exquise et le buffet abondant, la comtesse nourrit ses artistes ; rien de la baronne du Vitrail, autre Muse historique à réception littéraire, celle-là, qu'on rencontre d'ailleurs chez la comtesse Agiache et qui, plutôt serrée, offre à ses invités des sorbets au tapioca, des tasses de tilleul et des gâteaux casse-dents.

Vous y entendrez chanter et déclamer le vieux Nice, non pas celui du port et des Ponchettes, mais le Nice impérial et même du maréchalat de Cimiez, des Beaumettes et du Mont-Boron ! Ligie Cruelle, toujours cruelle à entendre, Ninon d'Espée, galanterie retirée après fortune faite ; Mme Estréna : Nachy Robson, des Lifts Robson et Cie, et des pianistes de l'Ukraine en rupture de leur steppe, et des poètes de Beaulieu avec amateurs de clair de lune et de pêcheries nocturnes sur les côtes de Saint-Jean ; vous y entendrez aussi

des scènes du *Misanthrope*, par le vieux Tristram, mort, ex-doyen de la Comédie Française.

C'est un spectacle unique ; les vieux comédiens y chantonnent, les ex-chanteuses y fredonnent et tous les yeux larmoient et toutes les voix chevrotent : on se quitte toujours au comble de l'émotion.

— Ah ma chère, quelle matinée, quelle heure inoubliable ! — C'est du grand art ! — Quelle diction ! c'est admirable ! — Et d'un poignant ! — Elle n'a jamais donné cela au théâtre ! — Pourquoi a-t-elle quitté la scène ? — Comme c'est simple ! — Et comme c'est grand ! — Elle vous chavire le cœur ! — Elle vous tire les larmes ! — Voyez, j'en pleure. — Encore un peu de ce pain au foie gras ? — Vous verra-t-on demain chez Mme Trotter ? — Je ne suis pas invitée. — Ça ne fait rien, venez donc, il y aura un violoniste. — Ah ! — Dix-sept ans, des yeux d'ange, pur encore (ou l'affirme) et jouant du violon !!! Un coup d'archet d'archange ! — Ah ! vous m'en direz tant ! — Reprenez donc de ces petits fours. — Non je m'en tiens au mirliton. "

Ainsi va le monde, tout Nice est là : programme, matiné : gâteaux secs, jeune artiste, grand art et mirliton.

— Vous avez un don d'imitation précieux, vous feriez fortune à Paris, ne pouvais-je m'empêcher de dire à M. Rabastens, toutes mes félicitations !

Le fait est que mon amphitryon était impayable ; il venait de mimer et de gazouillier à intonations différenciées et merveilleusement nuancées le gazouillis exaspéré des perruches mondaines en mal de réception.

Mais Mme Agiache s'en allait ; elle venait de régler l'addition et le maître d'hôtel l'aidait à s'envelopper dans une mante violette, moire et satin ruché de gaze mauve évidemment de la bonne maison. Elle se dirigeait vers nous : c'était une vieille dame, un peu tassée, mais solide et droite dans sa courte taille, le nez brusque et les maxillaires carrées dans un visage extraordinairement frais : ce teint lisse et reposé étonnait. Mme Agiache avait une fraîcheur de jeune fille : des yeux pâles, d'un bleu dur et froid, saillaient sous des paupières lourdes et ce regard de volonté disait toute la femme.

Diadémée de roses lie de vin, drapée de moire violette, la comtesse Agiache traversait à petits pas le restaurant : une grande et grosse femme la suivait, une sorte de géante aux larges yeux tendres, noyés dans un visage blanc de graisse ; en passant auprès de notre table, Mme Agiache cillait un peu sur Rabastens et s'arrêtait :

— Tiens ! c'est vous, Rabastens ; qu'est-ce que vous faites ici ? On ne vous voit plus !

Et son œil pénétrant me toisait.

Rabastens me présentait.

Mais c'est vous qu'on ne voit plus ; et je m'en plains, comtesse, paonnait le bon père ; je ne vous rencontre plus chez mes amis, nos amis les de Joussy !

A quoi Mme Agiache :

— Vos amis, pas les miens, gardez les. Cette pauvre de Young n'a plus de voix, et son mari a perdu sa fortune : leur villa leur reste, avec les hypothèques ; plus d'argent, plus de voix ! Que voulez-vous que j'en fasse ? Bonsoir, Tabastens.

Et elle prenait congé sur un salut plutôt froid.

— Venez-vous, ma chère ?

Et soudainement détendue en tendresse, elle prenait le bras de la grosse géante aux prunelles humides de bon chien.

— Plus d'argent, plus de voix ; que voulez-vous que j'en fasse ? Toute la femme est là ; c'est bien son cynisme. Bah ! n'a-t-elle pas raison puisque le monde la supporte ; c'est notre lâcheté, notre lâcheté, notre venlerie, notre complicité qui nous ont permis de prendre ce pied à ces caractères. Vous savez qui l'accompagne ? Vous n'avez pas reconnu ? Je voulais vous laisser le plaisir de la reconnaître. Elisa Tavernier la grande Elisa, la chanteuse de café-concert, acclamée aux Tuileries comme aux soirées de Compiègne. Elisa la remueuse de foules, la Sensibilité faite femme ; Eliza, cette gloire du troisième Empire et cette Etoile, la seule, de la chanson. Vous n'avez pas reconnu cette bouche de bonté, épaisse et sensuelle, qui déconpait le mot comme à l'emporte-pièce, cette bouche mdivante, faite pour la diction, et l'humidité de ces yeux tendres !

Oh ! celle-là, c'est l'émotion même !

Elle ne chante plus, elle qui a tant chanté, et, retirée à Eze, vit loin du monde et de Paris

où un vieux chroniqueur quelquefois la réclame; elle ne veut plus paraître en public.

Vous voyez qu'on fait de curieuses rencontres même en ce restaurant, plutôt vide le soir. Masques et épaves de Riviera."

JEAN LORRAIN.

TOUJOURS ON Y REVIENT.

Quand on a couru tous les remèdes on est bien heureux de revenir au BAUMER HUMAL, le remède le moins coûteux et le plus sûr.

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité: il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut-être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.



50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

* Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du RÉVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.

RIRE ET PLEURS

A une certaine époque dans la vie de la jeune fille son caractère se ressent du travail de transformation qui s'accomplit chez elle. Elle travaille avec moins d'entrain à ses leçons, et, le soir, après une journée fatigante, elle a quelquefois une crise de pleurs ou de fou rire, un état nerveux aussi désagréable pour la jeune fille qui en est atteinte, que pour son entourage. En même temps, elle souffre physiquement, elle a des maux de tête, des malaises de toute nature, des envies de vomir et parfois des vomissements; ces symptômes accusent un état anémique auquel il convient d'appliquer les grands remèdes afin de ne pas donner au mal le temps d'empirer et de prendre des proportions alarmantes. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard constituent le remède souverain par excellence de cet état nerveux qui est la conséquence d'un appauvrissement de sang. On trouve ces pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, bureau de poste, Montréal.

Faites adonner vos amis au REVEIL

Morton, Phillips & Cie.

PAPETIERS
FABRICANTS DE LIVRES BLANCS
ET IMPRIMEURS.

1755 et 1757 Rue Notre Dame,
... Montreal.

La maison Morton, Phillips & Cie. possède le byèvet du

Grand Livre à Feuilles Mobiles

(Loose Leaf Ledger)

de H. C. MILLER.

LE GRAND LIVRE DU SIÈCLE.

On trouvera dans ses magasins un assortiment Complet de Papeterie.

POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne est de soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparaissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,
des Taches de Rousseur
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur !

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA